

LE MONSTRE TAPI DERRIÈRE MA PORTE

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

De Philippe van der Schrieck

Pour demander l'autorisation à l'auteur : phsdv4@gmail.com

Pas de costume, ni de décor.

CAÏN

L'ANGE

LE JUGE

LE COMMISSAIRE

LE POLICIER

A l'exception de Caïn, tous les personnages peuvent être indifféremment joués par des hommes ou des femmes, avec des changements mineurs de texte.

Le commissaire et le juge, debout à côté d'une table où un corps est recouvert d'un drap blanc. Un jeune policier, dans l'ombre derrière eux.

LE COMMISSAIRE : Ne touchez pas à ça, monsieur le juge, ne touchez pas. Ne soulevez pas ce drap. On se croit fort, insensible, on regarde et puis les images reviennent vous réveiller la nuit, soudainement, et vous ne pouvez pas vous rendormir.

LE JUGE : Vous êtes bien émotif, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE : Oh, bien sûr, ce ne sera pas cette nuit, c'est pas immédiat, c'est bien plus subtil que ça, bien plus pervers, évidemment. Ça vient plus tard, beaucoup plus tard, juste quand vous êtes vieux, fatigué, et que vous avez envie de rêver à autre chose. Je ne vous parle pas de mes nuits, monsieur le juge. C'est l'enfer.

LE JUGE, *soulevant le drap* : Des traces de coups, des ecchymoses partout sur le corps, des plaies ouvertes... l'assassin s'est acharné, maladroitement. Un crime de débutant.

LE COMMISSAIRE : Tous les crimes sont des premiers crimes, tous les crimes sont le premier crime, le crime originel, ça se perd dans la nuit des temps, dans la nature même de l'homme, dans son instinct... J'en ai vu des assassins, monsieur le juge, des salauds de la pire espèce, des monstres, et c'est comme si c'était à chaque fois le premier pour moi, le premier de tous, le mal originel, je ne sais pas comment vous expliquer ça.

LE JUGE : N'expliquez pas. L'arme ?

LE COMMISSAIRE : Des pierres.

LE JUGE : Des pierres ? Une lapidation ?

LE COMMISSAIRE : Si vous voulez.

LE JUGE : Eh bien, c'est une première pour moi aussi. Un crime d'un autre âge, répugnant, bestial. Un fou. Des indices, des empreintes ?

LE COMMISSAIRE : Pas une empreinte, ou toutes les empreintes, cela revient au même finalement. Comme si ces pierres avaient été lancées par toute l'humanité.

LE JUGE, *qui rigole avec le policier* : Ça va faire du monde aux interrogatoires.

LE COMMISSAIRE : Ne riez pas, monsieur le juge. On ne peut pas rire devant un mort. On ne peut pas rire devant la mort.

LE JUGE : Vous êtes toujours aussi philosophe à chaque enquête ?

LE COMMISSAIRE : Elle vous agace, hein ?

LE JUGE : Quoi donc ?

LE COMMISSAIRE : Mon expérience. C'est elle qui me fait dire tout ça. Ma vie, monsieur le juge. J'en ai vu des choses. Vous êtes jeune, vous comprendrez, mais plus tard – c'est pas votre faute.

LE JUGE : Je n'aime pas beaucoup votre ton, monsieur le commissaire. Votre condescendance. Restons professionnels. J'attends de vous des résultats d'enquête, des indices, pas des abstractions et des jugements de comptoir de bar. Quels sont les suspects ?

LE COMMISSAIRE : Quelle dérision, tout de même.

LE JUGE : Pardon ?

LE COMMISSAIRE : Vous êtes la justice et je suis la force. Ensemble, nous sommes tout, monsieur le juge. Dieu. Les hommes. La société. La morale. Et vous sortez tout juste de votre école, et je prends ma tension trois fois par jour.

LE JUGE : Je vous ai posé une question.

LE COMMISSAIRE : Tout le monde. Tout le monde est suspect. Tout le monde peut avoir des raisons de tuer. Allez savoir. Allez comprendre. Allez juger.

LE JUGE : Monsieur le commissaire, il y a un dingue en liberté quelque part qui tue à coups de silex comme on le faisait au temps des mammouths. On peut arrêter ces élucubrations ridicules et être un peu concret ? Je ne vais pas m'énerver – je ne m'énerve jamais d'ailleurs, la justice doit toujours être calme, posée et lente, on nous apprend ça dès le premier cours à l'école de la magistrature. Mais quand même : sur quoi croyez-vous qu'on puisse condamner quelqu'un ? Des idées, des concepts, des intuitions ? Nos lois sont abstraites peut-être, mais nos jugements terriblement concrets, construits sur des détails parfois indécélables. Des détails que j'attends de vous, monsieur le commissaire, quand vous survolerez d'un peu moins haut toute cette affaire.

Il se tourne vers le policier :

Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

LE POLICIER : Oh, pour moi c'est du limpide, monsieur le juge. Du tout cuit, du clef en main. C'est ce salaud de Caïn qui a tué son frère Abel, pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures, je suis sûr qu'en le cuisinant un peu il finira par cracher le morceau.

Caïn apparaît.

CAÏN : Ne cuisinez pas. Je crache, je crache tout, je le crache dans vos sales gueules en espérant même que ma salive soit acide, corrosive – qu'elle y laisse les stigmates de ma haine et de mon dégoût. Bien sûr que j'ai tué Abel. Qui d'autre aurait pu le faire, et qui aurais-je pu tuer d'autre ? À deux, nous formions le monde. Nous étions l'humanité en puissance. Il fallait nécessairement que l'un de nous disparaisse pour que le monde reste simple, cohérent et explicable.

LE POLICIER : Vous l'avez entendu, monsieur le juge... on le coffre ?

LE JUGE : Eh bien, voilà un interrogatoire qui promet... agressivité, et surtout des phrases, toujours des phrases, du vague, du confus, je connais ce genre de suspect, ça ne rentre jamais dans les détails... Alors que ce sont les détails qu'il me faut, du concret, des explications. Du rationnel. Un aveu n'a qu'une valeur très relative sans preuve pour l'étayer.

Un ange apparaît en fond de scène.

L'ange est un personnage mystérieux, un peu insaisissable. Tantôt dans la lumière, tantôt dans l'ombre, visible quelquefois pour certains personnages seulement, à la fois familier et hiératique, masculin et féminin. Il peut être une simple voix off à certains moments.

CAÏN, montrant l'ange qui pour l'instant reste invisible aux autres personnages : Des preuves ? Regardez-le. Regardez-moi. Ça ne vous suffit pas ? Ça lui a suffi, pourtant, à lui.

LE JUGE : À qui parle-t-il ? Il a un complice ?

LE POLICIER : Cherchez pas à comprendre, monsieur le juge. Surtout. Ce type est fou furieux. Ne cherchez pas à entrer dans son jeu, c'est tout ce qu'il veut. Alors que c'est tout pourri dans sa tête et que ça peut contaminer.

LE COMMISSAIRE : Ne rien voir, ne rien entendre, ce serait trop beau, ce serait trop facile.

CAÏN : Exactement. Bien sûr que tout aurait été tellement plus facile avec Abel. Un bon, un méchant, une humanité clairement partagée, clairement définie, une explication rationnelle du mal, quasiment biologique. Mais désolé, vous n'êtes pas les enfants d'Abel. Vous êtes mes enfants, les enfants de Caïn, et vous descendez tous d'un assassin. A qui faire confiance, quand chacun peut soudain passer de la bonté à la violence, de l'amour à la haine ?

LE POLICIER : Ne l'écoutez pas. Ce salaud cherche à s'en sortir, ils sont tous pareils. Dans trente secondes, il va se mettre à baver et il écoperà vingt ans de calmants dans un hôpital du midi. La voilà, la facilité. Crapule.

LE JUGE : Toute crapule a droit à la justice, au débat contradictoire. Juger, c'est avant tout écouter, tenter de comprendre, essayer d'être empathique. J'avoue que j'ai encore du mal, Monsieur. Peut-être feriez-vous mieux d'appeler un avocat pour nous traduire tout ça et vous éviter le pire ?

CAÏN : A quoi bon ? Je suis déjà jugé. Allez-y, passez-moi les menottes, bouclez-moi. Je suis de toute façon devenu libre le jour où j'ai tué mon frère.

LE JUGE : Parce que vous étiez l'esclave d'Abel, peut-être ? Tous les témoignages concordent. Votre frère était toute douceur, gentillesse, tolérance. Ses voisins l'adoraient, on ne lui connaissait aucun défaut. N'est-ce pas, monsieur le commissaire ? J'ai lu tous vos interrogatoires. Abel était un être exceptionnel.

CAÏN : C'était la perfection. La perfection incarnée.

LE JUGE : Vous le reconnaissiez ?

CAÏN, *montrant l'ange qui s'avance, devenant soudain visible aux autres personnages* : Demandez-lui plutôt.

LE JUGE : Qui êtes-vous, vous ?

CAÏN : La perfection aussi. Mais un peu désincarnée. Appelez-le comme vous voulez, disons que c'est un ange, par exemple. Si vous cherchez un responsable, regardez de ce côté.

L'ANGE : Il y a des visages limpides comme une eau de source, monsieur le juge. Une eau si claire qu'elle nettoie même votre reflet. En regardant Abel, vous étiez forcé de sourire, forcé d'être heureux. Forcé de trouver la vie simple et belle.

LE JUGE : Je répète, qui êtes-vous ? Vous l'avez interrogé, celui-là, monsieur le commissaire ?

LE COMMISSAIRE : Un ange, vous savez... Difficile à interroger. Jamais de réponse claire, des énigmes, des devinettes, des oracles, qu'on peut interpréter dans tous les sens. Je vous souhaite bien du courage si vous comptez sur lui pour juger quoi que ce soit.

L'ANGE : Je peux pourtant vous certifier quelque chose : en tuant Abel, c'est le bonheur qu'il a fait disparaître à jamais. Après l'histoire de la pomme entre Adam et Eve, c'était déjà compromis, mais là, il ne vous reste que Caïn, il ne vous reste que la violence, sans aucune force que vous puissiez lui opposer.

CAÏN : Laissez-moi rire. Parce que vous croyez que le bonheur est une force ? De la toile peinte, oui, un décor qui crève au moindre effort, aucune résistance. Abel s'est laissé faire comme une bête qu'on sacrifie, avec le sourire niais des hommes heureux, sans paraître même soupçonner que la haine et la mort existent. Et je l'ai détesté encore plus pour cette lâcheté bête et stupide, qui rendait son existence lisse, banale et sans aucun intérêt. Il n'y avait que son sang et sa souffrance qui pouvaient me prouver qu'il était vivant. C'est pour ça que j'ai pris mon temps, monsieur le commissaire. Il ne s'est jamais vu vivre, c'était si facile pour lui. Mais il s'est vu mourir, je vous garantis qu'il s'est vu mourir. Abel n'a vécu qu'au moment précis où je l'ai tué. Finalement, Abel n'existe que grâce à moi. Où mettriez-vous vos rêves de paix et d'amour si je n'avais pas créé cette absence ?

Fin de l'extrait

Lien vers la page de l'éditeur si vous souhaitez acquérir le texte complet édité :

https://www.lesimpliques.fr/livre-le_monstre_tapi_derriere_ma_porte_philippe_van_der_schriek-9791042810948-215352.html